ROLAND

ET

SÉRAPHINE.

DEUXIÈME PARTIE.

ROLAND

ET

SÉRAPHINE,

HISTOIRE TURQUE.

Traduit de l'Anglois.

DEUXIÈME PARTIE.

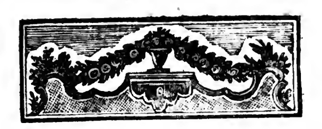
Ad humum mœrore gravi & angit.

HOR. de Arte Poeticâ.



A BRUXELLES,
Chez DUJARDIN, Libraire de la Cour;
Et A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1788.



ROLAND ET SÉRAPHINE.

LETTRE XXXIV.

Séraphine, à Julie.

QUE d'efforts je me ſuis faits, ma Julie, pour cacher à Roland la vérité de mon ſort! Dieu! s'il ſavoit ſon épouſe dans un ſérail, livrée à un cruel oppreſſeur, il ſeroit incapable de mo-

dération ; je connois ſon cœur fier & ſuperbe, cette ſeule idée feroit ſon ſupplice ; hélas ! j'aime encore mieux qu'il me ſoupçonne d'indifférence, qu'il doute de mon cœur, que de le voir pour moi dans le moindre danger. Oh ! ma Julie, jamais ma captivité ne m'a parue plus affreuſe que dans ce moment, je ne peux plus avec ſang-froid enviſager le monſtre qui me tient ſous ſes loix ; l'eſpérance que vous me donnez d'une prochaine liberté, ſoutient ſeule ma vie & m'empêche de me livrer au déſeſpoir.

LETTRE XXXV.

Julie, à Carlos.

AH! Carlos, tout eſt perdu! pourquoi m'avez-vous abandonnée? Roland ſait tout, il eſt parti, il a fui, hélas! peut-être pour jamais! Ce matin de très-bonne heure je me promenois à quelque diſtance de notre cabane, lorſque j'apperçus un courier qui s'arrêtoit à la porte; je ne doutai pas qu'il ne m'apportât une Lettre de Séraphine: je courus promptement pour empêcher que Roland ne s'en emparât; mais arrivé dans la maiſon, on me dit qu'un enfant venoit de porter la Let-

tre à mon frère. Saiſie de frayeur, je montai chez lui, je le trouvai ému & tremblant. Ma ſœur, me dit-il, voilà enfin une Lettre de Séraphine, elle vit, elle penſe à moi! il la tenoit encore cachetée; mais, Julie, ajouta-t-il, laiſſez-moi ſeul, je ne peux contenir mes tranſports! il faut que tout à moi-même, je ſavoure le bonheur infini de lire ce que m'écrit cette tendre épouſe. Voyant que la Lettre étoit à ſon adreſſe, & qu'elle ne contenoit ſûrement que ce qu'il devoit ſavoir, je ſortis tranquillement de ſa chambre, & la matinée étant très-belle, je m'éloignai inſenſiblement de la chaumière: ma rêverie m'ayant conduite aſſez loin, je ne revins que pour l'heure du dîner. Auſſi-

tôt que notre hôteſſe put m'appercevoir, elle courut à moi les mains levées, avec toutes les marques d'une vive douleur. Ses larmes d'abord l'empêchèrent de parler; ſans prévoir ce qu'elle m'alloit annoncer, j'étois tremblante de frayeur; enfin elle m'apprit qu'auſſitôt après mon départ, elle avoit entendu beaucoup de mouvement dans la chambre de Roland, que penſant qu'il pouvoit avoir beſoin de quelques ſecours, elle étoit montée pour les lui donner, mais qu'elle l'avoit trouvé les yeux égarés, marchant à grands pas & ſe frappant la poitrine. Elle avoit voulu lui parler, mais elle n'en avoit reçu aucune réponſe, ce qu'il prononçoit étoit d'hor-

ribles blaſphêmes contre la nature entière, & lui-même. La pauvre femme effrayée l'avoit quitté, à ce qu'elle me dit, pour aller chercher ſon mari qui travailloit dans un champ voiſin de la maiſon ; mais quand elle étoit revenue avec lui, elle n'avoit plus trouvé Roland. Elle ajouta que tout le village s'intéreſſant au frère ainſi qu'à la ſœur, pluſieurs d'eux étoient partis pour tâcher de le retrouver. Je ne peux vous peindre mon état après cette cruelle nouvelle ; je fus long-tems privée de tout ſentiment ; ſans perdre entièrement connoiſſance, je ne voyois ni n'entendois. La bonne femme prit de moi un ſoin extrême, & quand elle me vit mieux, elle me préſenta une Lettre à

mon adreſſe, que je reconnus être de mon frère (elle l'avoit trouvée ſur ſa table après ſon départ) ; je la joins ici, vous jugerez par vous-même quel effet elle dut produire ſur mon cœur & ſur mon eſprit.

Cependant, Carlos, malgré toute ma douleur, je ne me reproche rien ; j'ai gardé un ſecret qui eût cauſé la mort de mon frère s'il l'eût appris plutôt. A préſent, grand Dieu ! que va produire cette fatale connoiſſance, je crains tout de la violence de Roland, ne perdez pas un moment à le chercher : ah ! vous le ſavez, Carlos, mon frère m'eſt plus cher que la vie.

LETTRE XXXVI.

Roland, à Julie.

NON ! vous n'êtes plus ma sœur, vous m'avez trompé, trahi ! Qu'auriez-vous fait de plus envers votre ennemi ? Heureusement mes soupçons ont servi à m'éclairer. Je me suis saisi du paquet qui vous étoit adressé, & l'ayant ouvert, j'ai trouvé une Lettre pour moi, avec une autre feuille simplement pliée ; j'allois la lire quand vous être entrée dans ma chambre, j'ai pu la soustraire à votre vue, & vous ayant priée de me laisser, j'ai enfin découvert par ce qu'elle contenoit, ce secret funeste que vous avez

pris tant de peine à me cacher, Dieu ! vous avez fait de moi un monſtre ; je ſuis reſté calme & tranquille, tandis que celle que j'adore eſt livrée à toutes les horreurs d'un honteux eſclavage ! Julie, falloit-il me laiſſer ignorer ſon funeſte ſort ? mais je le jure, elle ſera vengée ! le monſtre qui l'opprime périra par mes coups.

Adieu ! vous apprendrez bientôt ma mort, ou la délivrance de Séraphine.



LETTRE XXXVII.

Carlos, à Julie.

JE connois trop l'ame brûlante de mon ami pour m'étonner de ſes diſpoſitions, & de ſa prompte fuite ; mais ce que j'eſpère, c'eſt de le rejoindre bientôt, & de parvenir à le calmer. Julie, je vous en conjure, ſoyez tranquille, croyez que j'employerai tous les moyens poſſibles pour retrouver mon ami, & le guider dans ſes démarches ; enfin Julie, ayez confiance dans l'homme qui vous aime, croyez que votre tranquillité lui eſt plus chère que la ſienne : perſuadé que Roland aura pris

la route de Varſovie, je vais l'attendre ici à ſon paſſage ; ainſi d'un moment à l'autre je peux vous donner de ſes nouvelles, ménagez votre ſanté, ma charmante amie ; le courage vous eſt encore néceſſaire ; hélas ! nous le diſions il y a peu de jours, on arrive au bonheur avec de la difficulté : je voudrois en vain vous le cacher, les négociations qui ont été faites pour la liberté de Séraphine, ont été ſans ſuccès ; mais on m'a aſſuré qu'un autre Envoyé alloit partir pour Conſtantinople avec le titre d'Ambaſſadeur, & on ne doute pas qu'il ne réuſſiſſe.

✠

LETTRE XXXVIII.

Osman, Commandeur des Croyans, à Hamet, Grand-Visir.

JE te commande de ne pas perdre un instant à préparer notre départ, nous ne pouvons faire trop de diligence. Les Soldats de *Damas* sont déjà prêts à s'assembler, & jusqu'à ce que nous ayons châtié ces insolens Janissaires, notre personne Royale n'est point en sûreté. Nous avons de plus à craindre les prétentions de la *Pologne* qui deviennent chaque jour plus intolérables ; la fierté avec laquelle ses Ambassadeurs osent demander la liberté

de Séraphine anime notre reſſentiment. Croyent-ils donc pouvoir l'obtenir ? Rendre cette eſclave chérie ! par Mahomet, je leur céderois plutôt la moitié de notre diadême impérial. Je te le dis, Hamet, avec leur Royaume entier ils ne pourront la racheter. Un Empire promet le bonheur, mais c'eſt Séraphine qui le donne. Je mépriſerois des grandeurs qu'elle ne partageroit pas. Enfin, mon exiſtence ne m'eſt chère que depuis que je la poſsède ; il eſt vrai, je n'ai pu encore l'attendrir, elle rejette mon amour, mais auſſi, quel moment fortuné, que celui où je ſerai ſon vainqueur.

LETTRE XXXIX.

Julie, à Carlos.

POUVANT avoir plus facilement de vos nouvelles à *Lemberg* qu'ici, je ne tarderai pas à partir pour m'y rendre, & sans l'affoiblissement de ma santé, j'y serois déjà. Oh! Carlos, je n'espère qu'en vous, vous seul pouvez sauver votre ami & mon frère. Depuis sa fuite, je n'ai pu avoir un moment de repos; la nuit ainsi que le jour je suis dans une agitation violente, il me semble le voir livré à toute sa fureur. Bon Dieu! dans quel abîme va-t-il se jetter? & la malheureuse Séraphine, pour-

ra-t-on parvenir à la délivrer ? cet indigne Sultan est-il capable de générosité ? Non, je crains tout, & n'ai pas une pensée qui puisse adoucir mes douleurs.



LETTRE XL.

Roland, à Carlos.

Vous avez ſans doute déja appris, mon cher Carlos, le choix qu'on a fait de moi pour être Envoyé à Conſtantinople. Jamais Miniſtre, comme vous le croyez bien, n'aura mis plus de chaleur dans une négociation. Hélas! le ſuccès va donc dépendre de moi ſeul. Si j'ai le malheur d'échouer, ma réſolution eſt déja priſe; mais je veux vaincre! toutes les Loix divines & humaines ne ſont-elles pas pour moi? c'eſt ma femme! c'eſt l'unique objet de toutes mes affections, qu'un

despote arrogant ose tenir captive, qu'il prétend réserver à ses embrassemens; cette idée fait couler mon sang brûlant de veines en veines : qu'il tremble! pour moi, je n'ai rien à redouter : je veux la mort ou Séraphine!

Je dois le bonheur d'avoir été nommé Ambassadeur à la Porte, à ma liaison intime avec le premier Officier de l'Etat; sans cela je n'aurois pu l'obtenir, mais il m'a de grandes obligations & a voulu les reconnoître.

J'ai déja passé les confins de *Pologne*; & je suis maintenant à *Bender*; vous aurez de mes nouvelles aussi-tôt mon arrivée à la Porte; si mon entreprise, Carlos, est sans succès, je vous dis adieu pour toujours.

LETTRE XLI.

Roland, au même.

ENFIN je refpire le même air que Séraphine : d'après cela, mon ami, vous devez comprendre quelles font mes cruelles agitations ; depuis deux jours que je fuis ici, j'ai rodé fans ceffe autour du Sérail & n'ai pu m'empêcher d'être faifi de terreur en examinant ces fortifications & ces murs formidables qui femblent devoir pour jamais me féparer de tout ce que j'aime. Dieu ! prends pitié de cette innocente beauté ! Ne fouffre pas qu'un monftre la raviffe à mon amour, à

un amour ſacré dont toi-même a formé les liens.

Je viens de faire une viſite à Achmed, l'Aga dés Janiſſaires, il eſt l'ennemi ſecret du Sultan, &. cette conformité de ſentiment n'a pas peu ſervi à me le rendre agréable ; il m'a reçu avec toutes ſortes d'égards, il eſt jeune, ſenſible, & parle avec tranſports de la perſonne qui lui a été enlevée par Oſman : elle ſe nomme Aurore, il étoit prêt à l'épouſer quand le bruit de ſa beauté a excité la curioſité du Sultan, il n'en fut pourtant point charmé après l'avoir vue ; mais par un ſentiment ſecret contre Achmed, il l'a fait mettre dans le Sérail. Hélas ! il eſt moins malheureux que moi, le reſſentiment peut

s'affoiblir; mais l'amour que le Tyran a pris dans les yeux de Séraphine, ira toujours en augmentant. Qui connoît mieux que moi l'effet que doit produire ses charmes irréfiſtibles? J'ai été étonné de trouver dans un Turc autant d'eſprit que m'a paru en avoir Achmed; il n'eſt même pas ſans culture, & j'ai vu des vers qu'il a fait pour ſa maitreſſe, qui ſont fort agréables.



LETTRE

LETTRE XLII.

Roland, au même.

LE tems n'eſt point encore fixé pour mon audience, & ce retardement me fait frémir de rage; je ne le vois que trop, ce vil deſpote employe déja l'artifice, il fait naître des délais, & veut, avant me laſſer, m'humilier; mais combien il ſe trompe: ſi je le hais je-ſuis loin de le redouter! Rien ne peut m'effrayer! J'entrerai dans le Sérail, j'arracherai Séraphine au plus grand des malheurs! Quand elle eſt au bord du précipice, dois-je rien ménager? Un jour, une heure, peut la rendre

à jamais infortunée ! Ah ! Carlos ! ami tendre & fidèle ; puis-je espérer de vous revoir ; l'honneur, l'amour me feront-il triompher ? J'ai peine à contenir la violence de mes sentimens, je passe les jours à marcher comme un insensé sans savoir jamais où porter mes pas : ce Sérail, vrai monument de la stupidité & de la molesse, ce Sérail que je cherche sans cesse à appercevoir, me donne des accès de fureur que rien ne peut dompter ; je m'écrie dans mon désespoir : Malheureux Roland ! tu périras sans doute dans ton entreprise ; mais qu'importe, si Séraphine est sauvée !



LETTRE XLIII.

Achmed, Aga des Janissaires, à Aurore la jeune Grecque.

SACHANT le tendre intérêt que tu prends à l'aimable Séraphine, j'employe tout mon pouvoir pour faire réussir la négociation de l'Envoyé Chrétien qui se trouve être son mari; je l'ai reçu dans ma maison avec toutes les distinctions qu'il mérite : il paroît posséder les qualités les plus éminentes. Sa figure est agréable, & sa taille la plus belle que j'aie jamais vu; mais parmi tous les talens qu'il développe, il n'a sûrement pas celui

de Négociateur; la noble franchise de son cœur, jointe à un tempérament violent me fait craindre qu'en voulant sauver Séraphine, il ne se perde lui-même; au seul nom de cette belle personne, j'ai vu son sang s'allumer & ses idées en désordre. Pourras-tu le croire, chère Aurore? il a l'imprudence de menacer le Sultan; il fait bien plus, sa folie va jusqu'à former le dessein d'entrer dans le Sérail; j'ai employé tous les moyens pour lui faire envisager les conséquences d'une pareille conduite; je lui ai montré les dangers où il s'exposeroit; lui représentant que son caractère de Ministre pouvoit lui donner de grands avantages, mais que s'il se rendoit coupable de la plus légère offense,

non-ſeulement il les perdroit, mais qu'il deviendroit bientôt la victime d'un Souverain qui n'avoit jamais pardonné. Ce jeune inſenſé, loin de devenir plus calme en m'écoutant, ſembloit encore plus vivement ſtimulé. C'eſt en vain que je lui ai dit que les céleſtes jardins avoient été dans tous les tems ſacrés aux yeux des hommes, que leurs pieds n'avoient jamais foulé la verdure éternelle qui rend ce lieu ſemblable au Paradis, qu'il eſt de même rempli de jeunes beautés qui y croiſſent & fleuriſſent, & que nous ne pouvons pas plus juger des délices qu'on y goûte, que nous ne pouvons deviner les joies que le Ciel nous réſerve. Oui, Aurore, je le jure, quoi-

que tu me sois bien chère, jamais je voudrois ne profaner le sanctuaire que tu habites. Quand il me faudroit la possession de tes charmes, je craindrois à mon approche de voir dessecher les fleurs, les fontaines se retirer vers leurs sources ; que dis-je ! la foudre elle-même tomberoit à mes pieds pour arrêter mes pas audacieux. Sois sûre, charmante fille, qu'Achmed veut s'unir à toi par des moyens plus honorables : il verra, le perfide Osman, ce que peut le ressentiment d'un Janissaire ; bientôt, je l'espère, il éclatera avec succès.



LETTRE XLIV.

Oſman, Commandeur des Croyans, à Zélim, Prince.

FAIS ſortir Aurore, la jeune Grecque, du Château où nous l'avions releguée : qu'elle ſoit rendue à Séraphine qui me la demande avec empreſſement; nous avions d'abord réſiſté à ſon deſir; mais qu'il eſt difficile quand la beauté parle de ne pas lui obéir! Le Ciel qui n'a jamais refuſé les prières d'un bon Muſulman, pourroit-il s'offenſer de me voir ſoumis à l'objet charmant qu'il a créé.

LETTRE XLV.

Roland, à Carlos.

JE ne dois plus balancer ni perdre le tems dans de vaines eſpérances. Le Sultan me trompe, les motifs qu'il donne pour retarder mon audience, ſont trop légers pour pouvoir m'en impoſer. Je n'ai donc plus rien à ménager ; je veux voir Séraphine au riſque de périr dans l'entrepriſe ; je viens de mettre dans mes intérêts un Eunuque noir ; il a dans le Sérail un des premiers emplois, & avec ſon ſecours tout me ſera poſſible ; il a déja porté de ma part une Lettre à

Séraphine, & il me promet que ſans égards pour ſa vie, il me conduira cette nuit dans ſon appartement : cette nuit!... Grands Dieu ! je ne peux à cette idée contenir mes tranſports. Jamais le Perſan, adorateur du ſoleil, n'attendit ſon lever avec plus d'impatience que je ſouhaite ſon coucher. Quand ſes derniers rayons ſeront prêts à quitter les dômes du Sérail, je me rendrai près de la mer de *Marmara*; & là, j'attendrai le ſignal qui me ſera donné pour joindre mon guide à une petite porte des jardins que j'ai déja eu ſoin de reconnoître. Oh! mon cher Carlos, conçois-tu mes mortelles agitations? hélas ! ce n'eſt point la mort que je redoute, que je revoye Séraphine encore

une fois ! que je n'expire pas avant d'avoir ſerré dans mes bras cet unique objet de toutes mes affections ! Après cet inſtant de bonheur, je peux mourir content.



LETTRE XLVI.

Osman, Commandeur des Croyans, à Ibrahim, Primat de la divine Loi.

C'EST à toi seul, vénérable Mufti, que j'ose ouvrir mon ame; oui, je rougirois si un autre que toi connoissoit le trouble qui y règne. Ce Souverain fier & superbe voudroit-il qu'on le soupçonnât de crainte? Lui devant qui tout tremble & frémit. Cependant, Ibrahim, ma terreur est extrême, si je ne fais promptement le pélerinage de la Mecque; je le sens, la colère du Ciel est suspendue sur ma tête, mille malheurs

viendront obſcurcir l'éclat de mon illuſtre règne; comme à l'approche d'un orage on voit un nuage épais éclipſer la ſplendeur du ſoleil. Ne penſe pas, Souverain Pontife, que mes craintes ſoyent vaines; écoute-moi & tu jugeras ſi je n'ai pas tout à redouter. Je me promenois hier dans les céleſtes jardins, & j'avois gagné une allée ſolitaire pour me livrer à ma rêverie, lorſque j'apperçus une femme à demi couchée ſur l'herbe, tenant un luth; je m'arrêtai; l'air qu'elle jouoit étoit mélancolique, je l'aurois écouté long-tems ſi, dans un mouvement qu'elle fit, je n'avois reconnu Séraphine; à cette vue mon cœur s'agita violemment, mille penſées troublèrent mes ſens. J'oubliai

le ferment que j'avois fait au Prophête; l'amour plus impérieux que je ne l'avois jamais fenti, coula avec feu dans mes veines; dans mon tranfport je courus à Séraphine, je la pris dans mes bras je la ferrai avec raviffement contre ce cœur brûlant d'amour; mais Dieu! elle devint tout-à-coup pâle & tremblante, il me fembla qu'elle alloit expirer; effrayé, je cherchai fur moi des fels pour la fecourir, quand tout-à-coup fe levant avec force : cruel, me dit-elle, fais-moi mourir; mais ne m'offenfe pas. A ces mots, prononcés avec majefté, je crus voir en elle. un des trois anges de l'affliction qui doivent me vifiter un jour dans ma tombe. Elle s'éloigna, & je reftai prefque fans

aucun ſentiment. Des larmes enſuite inondèrent mon viſage : mon cœur fut ſaiſi d'une mortelle triſteſſe ; il me ſembla que j'étois ſeul dans l'Univers ; je me renverſai ſur l'herbe où, malgré ma douleur, un profond ſommeil s'empara de mes ſens. A mon réveil le ſouvenir de mon ſonge me frappa de terreur. C'eſt à toi, Ibrahim, à le jûger ce ſonge. Il me ſembla que j'étois monté ſur un ſuperbe chameau entouré de toute la ſplendeur de la royauté ; je marchois à pas lents à la vue du peuple qui s'étoit rangé pour me voir paſſer, quand tout-à-coup mon chameau s'arrêtant, il me fut impoſſible de le faire avancer ; furieux de ſon opiniâtreté, j'en deſcendis & lui portai un grand coup de mon

cimetère ; mais quel fut mon étonnement quand je vis son corps s'évanouir, & que la tête resta seule fixée sur la bride. Je te l'avoue, Ibrahim, ce songe extraordinaire revient sans cesse à mon esprit. Je desire donc que tu assembles tous les Docteurs de l'Empire pour le faire interprêter ; jusqu'à ce moment, ton Maître n'aura ni repos ni bonheur...



LETTRE XLVII.

Roland, à Carlos.

MON entreprise a été entièrement sans succès ; je me suis rendu au lieu & à l'heure indiqués ; mais c'est en vain que j'ai attendu l'Eunuque noir pendant plus de deux heures, il n'a point paru : tout ici, cher Carlos, est contraire à mes vœux ; jusqu'à un vil Esclave qui se joue aussi de ma confiante espérance. La lune éclairant par intervalle la cîme des arbres du Sérail, je me suis promené long-tems portant mes regards sur ce funeste lieu : ensuite sans m'en apperce-

voir, j'ai fuivi les bords de la mer; fes flots fe balançant battoient le rivage; ce trifte bruit étoit à l'uniffon des mouvemens de mon cœur; j'avois les yeux fixés attentivement fur les eaux, lorfque je crus voir quelque chofe qui s'avançoit vers moi; je ne me trompois pas, c'étoit un bateau; quand il fut plus près, j'apperçus deux hommes qui le conduifoient; je les appellai & leur offris une récompenfe s'ils vouloient me mener fous les murs du Sérail, ils y confentirent. J'efpérois y découvrir quelqu'endroit acceffible; mais Dieu! tout ce que je vis ne fervit qu'à me défefpérer, il n'y avoit aucune iffue qui pût m'être favorable. Nous revenions doucement gagner la plage, lorfqu'un

ſon de voix très-doux frappa mes oreilles, il ſembloit venir de l'autre côté de la mer ; j'appris par mes bateliers que c'étoit les plaintes d'une jeune fille nommée *Aza*, dont l'amant s'étoit noyé en cet endroit il y avoit quelques mois ; que, depuis ce tems, elle venoit exactement toutes les nuits ſe plaindre ſur le rivage. Je priai mes conducteurs de ramer vers l'autre bord, & quand nous en fûmes à quelques diſtance nous nous arrêtâmes, & j'entendis diſtinctement les paroles ſuivantes :

Plaintes d'Aza.

Tandis que les flots s'élèvent doucement, roulent & font

Entendre leurs gémiſſemens ſur ce rivage,

Aza, la triste Aza, vient pour mêler avec eux
Ses lugubres accens.

Ondes pures, soyez bienfaisantes; transportez
près de moi
La tombe liquide du malheureux Jasmir:
Que je voye encore une fois
Le trésor que vous m'avez ravi.

Jasmir! lui qui n'eut jamais d'égal
Dans l'art de lancer le fatal javelot:
Jasmir, qui fut toujours cher aux Dieux!
Il est mort! tandis qu'Aza respire encore.

Ce corps si beau, qui joignoit la souplesse à la
force,
Est maintenant sans mouvement,
Et ses yeux qu'animoit la flamme la plus pure,
Se sont fermés pour jamais.

Non, il n'est plus! c'est pour toujours qu'il est
perdu sous ce lit d'eau;
Sa barque, sans conducteur, agitée par les vents,
Flotte peut-être encore sur sa tête infortunée.

O cruelles & inflexibles ondes!
Tombeau fatal de tout ce qui me fut cher!
A mes gémissemens soyez sensibles,
Ramenez dans mes bras les restes précieux de
mon amant.

Ici, près de ce rocher, mes mains creuseront
sa fosse.
J'y renfermerai profondément ces restes si chers;
Afin qu'aucun mortel ne puisse les fouler.

O! vous collines dont les échos répètent mes cris
Et mes soupirs; soyez les témoins de ma constante douleur;
Ne vous lassez point de mes plaintes,
Aza ne vit que pour pleurer.

Ici la malheureuse fille ayant entendu le bruit de nos rames, cessa de chanter & prit la fuite.



LETTRE XLVIII.

Roland, au même.

DEMAIN eſt le jour important qui fixera le ſort de Séraphine & le mien; le Sultan m'accorde enfin une audience, & j'ai pluſieurs raiſons pour en eſpérer tout ſuccès.

O Carlos! après tant de craintes & d'inquiétudes, quel délicieux moment que celui où je verrai Séraphine! Dieu! donnes-moi des forces pour ſupporter une pareille félicité. Ah! tous mes maux ſont déja effacés; un regard de cet objet céleſte ne peut-il pas racheter un ſiècle de ſouffrances.

LETTRE XLIX.

Osman, Commandeur des Croyans, à Hamet, son Grand-Visir.

TU vas frémir, Hamet, en apprenant l'excès de mon humiliation. Moi, le descendant du Grand-Prophête & son Substitut sur la terre, j'ai été ignominieusement frappé par un vil Chrétien ! O vengeance ! O fureur ! Viens, Hamet, viens à moi sans délai, la rage & la honte me suffoquent, il faut que cet infidèle périsse par mille supplices ; mais Dieu ! éloigneront-ils de moi le désespoir ? & ton maître n'est-il pas pour toujours dégradé & flétri ?

LETTRE L.

Roland, à Carlos.

IL m'eſt impoſſible, mon cher Carlos, de vous rendre un compte exact de ce qui vient de ſe paſſer; tout ce que je puis vous dire dans le trouble où je ſuis, c'eſt que j'ai châtié le Tyran; d'un coup je l'ai renverſé au milieu de ſes gardes, & ſon front ſuperbe a touché la terre. Par cette action ma mort eſt inévitable; mais pouvois-je ne pas la commettre, quand le perfide, avec un ton dédaigneux dont mon oreille irritée entend encore les ſons, m'a dit : Roland, vous

pouvez informer votre Cour que mon deſſein n'eſt point de rendre Séraphine, elle eſt à moi par toutes les Loix ; celles de la guerre, de la religion & de l'amour. Elle eſt ma Sultane, & rien ne peut m'en détacher. L'inſolent oſe l'appeller ſa Sultane, il ſe vante ainſi de ſes faveurs : grand Dieu ! je l'ai donc perdue pour jamais ! voilà le plus cruel de mes ſupplices.



LETTRE LI.

Hamet, Grand-Visir, à Achmed, Aga des invincibles Janissaires.

LA volonté suprême du Sultan est que Roland soit transporté de sa prison actuelle au Château des Sept-Tours, qui est sous ton commandement. Le genre de sa mort n'est point encore déterminé; en attendant, c'est à toi de doubler la garde des Janissaires; songe que tu réponds de lui sur ta tête. Est-il possible d'imaginer une action plus criminelle? Un infidèle porter sa main profane sur le plus auguste des Monarques, le représentant du

ſaint Prophête ! De vrais Croyans doivent frémir d'un pareil attentat, & ne peuvent concevoir qu'une telle atrocité puiſſe entrer dans le cœur d'un homme. Cependant quand nous conſidérons que l'étoile qui préſide à notre naiſſance, détermine notre ſort, & que le bien ainſi que le mal n'eſt point en notre puiſſance, nous devons adorer les décrets du Ciel; & bien aſſuré qu'il n'y a qu'un Dieu, nous réjouir de ce que Mahomet eſt ſon Prophête.

LETTRE LII.

Roland, à Séraphine.

SÉRAPHINE, reconnoîtrez-vous la main tremblante d'un époux qui raſſemble toutes ſes forces pour vous dire un éternel adieu; bientôt une mort honteuſe va terminer ma vie. Le Ciel n'a pas permis que ma vengeance fût complète, le Tyran reſpire encore, je n'ai fait que l'humilier : oh! trop foible dédommagement pour des angoiſſes horribles. Dieu! Séraphine! dois-je donc expirer ſans te revoir? Va, ce n'eſt point la mort que je redoute; les tortures qu'on me

fait éprouver, les chaînes pesantes dont on me charge, la hache levée sur ma tête pour me frapper ; non, rien ne peut m'épouvanter. Mais être séparé de toi pour jamais ! te laisser dans les mains d'un despote absolu, qui joint le pouvoir à l'amour ! ah ! cette idée m'accable, me désespère, elle me rend foible & pusillanime ; des larmes amères inondent mon visage ; je m'écrie dans ma douleur : oh ! douce & trompeuse espérance, pourquoi ai-je cru en vous ? Falloit-il me montrer Séraphine rendue à son époux ? Hélas ! il me sembloit la voir comme aux jours de notre bonheur, où chaque instant découvroit à ma vue de nouveaux charmes, où la douceur de

ſon ame embelliſſoit tous ſes mouvemens, où ſa tendreſſe parloit dans chacune de ſes actions. Heureux Roland! quel bien te ſembloit plus grand que l'amour de ta Séraphine! tu eus donné pour lui les richeſſes d'un Empire. Maintenant quelle ſcène affreuſe eſt devant mes yeux? pourrai-je en ſupporter l'horreur? Séraphine languit, & je ne puis la ſoulager! Séraphine m'aime, & va me voir mourir!



LETTRE LIII.

Séraphine, à Roland.

NON, Roland, nous ne ſerons point ſéparés! Non, toutes les Puiſſances réunies ne peuvent t'arracher à moi. Que me parles-tu de la mort! Ah! ne déchire point mon cœur par cette horrible idée! un cœur déja épuiſé par la douleur. Miſérable que je ſuis! ſans fortune, ſans amis, privée de ma liberté, de quoi ſuis-je capable? Hélas! il ne me reſte que cet amour, cette fidélité que je t'ai jurée à la face du Ciel; hé bien, ſi dans des jours doux & tranquilles je fis ton bonheur par l'aſſurance continuelle

de ma tendresse, reçois-en aujourd'hui une nouvelle & dernière preuve, l'engagement sacré de ne pas te survivre. Non, Roland, l'instant affreux qui verra trancher ta vie, mettra fin à la mienne; ne crois pas qu'il me soit possible de supporter une cruelle existance ni de rester en proie à l'amour d'un Tyran détestable. Non, la tombe est mon espoir: c'est-là que nous serons réunis en dépit des méchans; que dis-je? la tombe! Dieu! Roland doit-il mourir? Ah! je ne puis supporter cette agonisante pensée! Non, le Ciel armera mon bras; je forcerai toutes les barrières qui nous séparent; j'irai me mettre entre toi & les meurtriers, & serai leur première victime.

LETTRE LIV.

Aurore la belle Grecque, à Achmed, l'Aga des Janiſſaires.

LA malheureuſe Séraphine eſt dans le plus violent déſeſpoir, elle vient de ſe jetter aux pieds du Sultan pour lui demander la vie de Roland ; mais il s'eſt montré inexorable, quoique jamais plus charmante créature ne ſe ſoit proſternée devant lui ; hélas ! s'il ne ſe laiſſe pas toucher aucune Puiſſance, ne pourra le ſauver ; il a eu la cruauté de faire entrevoir à l'infortunée Polonoiſe que ſon ami n'avoit guère

plus d'un jour à vivre. Oh ! Achmed, que ne pouvez-vous voir dans quel état la douleur l'a plongée; elle m'échappe souvent pour courir dans les endroits les plus solitaires des jardins; & quand je l'ai rejointe, je l'ai trouvée étendue sur la terre, les cheveux épars, se frappant la poitrine & remplissant l'air de ses cris : ce spectacle, cher Achmed, déchire mon cœur; je me jette près d'elle ne pouvant que gémir & soupirer dans ses bras. Oh ! vous que j'ai vu répandre des larmes de pitié sur le sort de vos semblables, laisserez-vous périr le brave Roland ? Songez que la vie de Séraphine est attachée à la sienne; s'il meurt, je la perds, Achmed ! si le sort de ces deux amans ne

suffit pas pour exciter votre sensibilité, rappellez-vous la douleur de la malheureuse Aurore, au moment où cet indigne Sultan osa m'arracher de vos bras, me priver de mon époux ; ah ! si vous m'aimez, si ma tendresse vous est chère, punissez ce cruel despote, détruisez ses espérances, anéantissez ses projets sanguinaires. Vous êtes le Commandant du Château des Sept-Tours, & Roland est sous votre garde. Je n'ose vous en dire davantage, les précautions à prendre sont infinies ; mais vous pouvez tout, & sans vous compromettre ; Aurore ne formeroit point un desir qui pourroit vous faire courir quelque danger ; mais son cœur partagera votre gloire, votre bonheur quand

vous aurez enlevé un malheureux jeune homme à une mort ignominieuse, & tari les justes larmes de sa tendre & fidelle épouse.



LETTRE LV.

Osman, Commandeur des Croyans, à Séraphine.

OSMAN, le maître de l'arbre de la vie, se baisse humblement pour te saluer; ô toi! la plus belle fleur de nos célestes jardins, nous honorons jusqu'à la poussière qui tombe de tes pieds de neige.

Comme notre plus grande étude est de remplir tous les desirs de ton cœur, nous voulons bien t'accorder le pardon de Roland le Chrétien; mais en retour nous attendons de ta part la condescendance qui nous est due; tu penses bien que nos fa-

veurs, toutes royales, doivent êrre payées par ta possession ; nous ne doutons pas que tu ne cèdes à notre ardente passion, & ne deviennes la plus heureuse des femmes, la compagne sans rivales de nos heures les plus douces, & la Reine de trois cens charmantes Sultanes (*).

Tu le vois : la vie à laquelle tu t'intéresses est absolument entre tes mains : nous voulons bien te donner trois jours pour prendre une résolution : si tu acceptes le sort heureux qui t'est préparé,

---

(*) Le nombre des femmes dans le Haram dépend toujours de la volonté du Sultan. *Sélim* en eut près de deux mille ; le Sultan *Makmut*, trois cens, & l'Empereur actuel peut en avoir seize cens.

ton ami sortira de sa prison, & sera conduit en sûreté jusqu'en Pologne; mais si tu nous fais éprouver un refus, non-seulement il mourra sur-le-champ; mais son supplice sera tel, qu'il pourra effrayer à jamais les téméraires qui seroient tentés de marcher sur ses traces.



LETTRE XXIII.

Séraphine, à Roland.

Tout eſt fini, tout eſt conſommé, l'arrêt fatal eſt prononcé ! & demain Roland doit mourir ! Que dis-tu, malheureuſe, c'eſt toi qui prends ſoin de lui annoncer cet horrible moment ! Oui, Roland, c'eſt moi qui vous conjure de m'oublier, d'éloïgner de votre penſée tout ce qui vous fut cher ; ne ſoyez touché ni de ma tendreſſe ni de mon déſeſpoir, je ne mérite plus de vous intéreſſer ; j'ai cauſé toutes vos peines, vos ſouffrances ne viennent que de moi, c'eſt celle qui n'a

ceffé de vous admirer, qui donneroit mille fois fa vie pour vous ; c'eft votre époufe fidelle qui vous conduit à la mort, tandis qu'elle pourroit vous fauver ! Oui, Roland, il ne tiendroit qu'à moi d'ouvrir les portes de votre prifon, de faire tomber vos chaînes, de vous remettre entre les mains de vos plus tendres amis ; mais grand Dieu ! quelle execrable condition, on m'impofe, je n'ai pas la force de vous la répéter ; lifez la Lettre ci-inclufe, vous pourrez juger de mes tourmens. Eft-il bien vrai, Roland, que je ne dois plus vous voir ? Quoi ! l'on nous enviera jufqu'à la douceur de mourir enfemble ! Hélas ! fi je pouvois feulement vous tenir un inftant dans mes bras, vous preffer contre

mon cœur fidèle, vous demander pardon des maux cruels que je vous cauſe : oh ! malheureuſe & ingrate Séraphine, peux-tu les enviſager ſans frémir, peux-tu... Non, cette idée eſt horrible & inſupportable, Roland vivra, je veux qu'il vive; mon honneur, ma vie, que m'importe s'il reſpire.



LETTRE LVII.

Roland, à Séraphine.

Les dernières lignes de votre Lettre ont percé mon ame d'un trait mortel : eſt-il donc poſſible que vous m'ayez cru capable d'acheter l'exiſtence à ſi vil prix? Tant de baſſeſſe entra-t-elle jamais dans le cœur de votre époux? Prenez garde, Séraphine, le déſeſpoir vous égare. Apprenez à mépriſer la crainte, qu'une pitié mal fondée n'amoliſſe point votre courage; un ſentiment contraire à la vertu doit-il prendre naiſſance dans votre ſein? Ah! ne ſongez

point à prolonger ma vie par des moyens qui coûteroient (je ne dis pas à l'honneur), mais à la délicatesse. La mort sera moins cruelle pour moi, que ne seroit les faveurs d'un Tyran que je déteste; mais son odieuse Lettre encore devant mes yeux me jette dans le délire : oh mon amie! ma tendre épouse, pardonne; je le sais, ton ame est pure, l'excès de ta douleur a pu seule t'égarer. Oui, tu es tout amour, toute tendresse & Roland possède ton cœur tout entier. Unis donc tes forces aux siennes, partage son courage, soyons un modèle de constance & de tendresse; sûr de ton amour, de ton affection, j'expirerai moins infor-

tuné; Dieu ! ce ſera loin de toi ! Ah ! ne plus te revoir, voilà le ſupplice dont je ne puis ſupporter l'idée.



LETTRE LVIII.

Osman, Commandeur des Croyans, à Ibrahim.

C'EST en vain que j'ai employé l'artifice pour séduire Séraphine, il a été sans succès; non-seulement elle a refusé ma proposition, mais elle l'a refusée avec hauteur & dédain. Cependant sa cruauté, loin de me rebuter, semble m'attacher davantage: oui, Ibrahim, je suis plus que jamais son Esclave, l'orgueil qui brille sur son front, & la sévérité de ses regards, ravissent plus mon cœur que ne le feroit le sourire de la plus belle fille des hommes.

La dignité ainsi que la douceur de son maintien repoussent & attirent tour à tour. Si la vertu, enfant aimable du Ciel, avoit voulu visiter la terre sous une forme humaine, sans doute elle eût pris celle de Séraphine pour inspirer le respect & l'amour. Nous n'en pouvons douter, cette femme céleste est née pour l'empire; pour quelle autre fin l'eût-on rendue le modèle de la beauté, si ce n'est pour embellir le trône d'un Monarque, charmer ses loisirs & rendre son diadême moins pesant? Hélas! Saint Mufti, te le dirai-je? il n'est qu'un moyen pour me faire obtenir cette femme divine! Tu sais que parmi les Infidèles il se répand un grand mépris sur les femmes

qui ſont aſſez foibles pour accorder à un amant leurs faveurs avant les cérémonies du mariage. Cette ſuperſtition eſt devenue ſi univerſelle, que les hommes ſe ſont ſoumis à cette Loi, parce que les femmes regardoient comme injure le deſir de s'y ſouſtraire; j'ai donc toute raiſon de penſer que la ſeule choſe qui arrête Séraphine eſt cette crainte ſuperſtitieuſe, & qu'en conſentant à baiſſer ma tête ſous ce joug imaginaire, elle ne fera plus difficulté de répondre à ma tendreſſe.

Ainſi, vénérable Mufti, c'eſt à toi à m'envoyer les diſpenſes qui me ſont néceſſaires; je ne peux de moi-même, comme tu le ſais, enfreindre une Loi établie

par le grand Prophête [*]; mais je compte fur ton affiftance. Ne crois pas, Ibrahim, que j'aie perdu de vue la raifon & renoncé à toute idée de prudence pour fatisfaire ma paffion; je fais bien que je pourrois pofféder Séraphine fans me foumettre à une cérémonie ridicule, il me feroit facile de la réduire par la force; mais outre que ce moyen nuiroit à mon bonheur ici bas, n'aurois-je pas à craindre le ref-

[*] Le Grand Seigneur, conformément à l'Alcoran, ne doit époufer aucune femme; cependant il eft en fon pouvoir d'éluder les Loix écrites, mais il ne le peut fans l'affiftance du Mufti, qui, parmi les Mahométans, eft auffi révéré que le Pape parmi les Catholiques.

fentiment

ſentiment de Mahomet dans une autre vie, pour avoir fait ſouffrir la plus belle de ſon ſexe : celle qui m'avoit été donné pour ma félicité ſur la terre [*].

Je te le dis, Ibrahim, mon imagination a beau me repréſenter les douceurs du Paradis, je ne peux les trouver égales au bonheur d'une union intime avec Séraphine ! Cependant ils jouiſſent de tous les biens, c'eſt ſous l'ombrage des plus grands arbres qu'ils ſe promènent, ils y cueillent des fruits délicieux, la liqueur la plus douce ſert à les déſaltérer, ils ſont couchés ſur des lits de fleurs

[*] Les Turcs ſont perſuadés que s'ils maltraitent les femmes ſur la terre, ils ſeront privés de leurs faveurs dans le Paradis.

& de verdure, où ſans langueur ils jouiſſent ſans ceſſe des charmes de la beauté. Eh bien ! Ibrahim, mes deſirs enfantent un bonheur qui ſurpaſſe cette image.

LETTRE LIX.

Achmed, Aga des Janissaires, à Aurore la jeune Grecque.

UN jeune homme, nommé Carlos, vient d'arriver de *Pologne*; il est l'ami intime de Roland; il m'a paru aussi très-attaché à la sœur de cet infortuné; voilà donc quatre personnes qui jouissoient du bonheur & qui peut-être pour jamais sont livrés à l'affliction. Je n'ai pas voulu refuser au malheureux Roland la douceur de voir son ami, j'introduisis ce dernier dans sa prison; il auroit fallu être plus insensible que je ne le suis, pour

n'être pas touché jusqu'au fond du cœur de leur entrevue. Cependant, charmante Aurore, malgré le vif intérêt que je prends à mon prisonnier, malgré ta tendresse pour Séraphine & tes sollicitations, je ne peux te rien promettre, je ne peux même pas te flatter d'aucune espérance : puisse le Ciel conserver ta vertu, & te faire jouir un jour de la félicité que tu mérites.



LETTRE LX.

Carlos, à Julie.

Tout ce que je vous ai marqué, Julie, sur le compte de votre frère, n'est que trop vrai; je viens de voir cet infortuné. A peine arrivé, j'ai volé au Château des Sept-Tours; Achmed a bien voulu m'en permettre l'entrée: il m'a fallu monter à un donjon très-élevé; là, j'ai trouvé mon misérable ami couché sur la terre; sa tête étoit appuyée sur sa main; ses yeux, quoique fermés, n'indiquoient point le repos; l'on voyoit au contraire,

par l'altération de tous ses traits, qu'il n'en goûtoit aucun : je ne sais ce que je lui ai dit en entrant ; mais le son de ma voix l'ayant fait sortir de sa sombre rêverie, il a fait un effort pour se lever & venir à moi ; alors le bruit de ses chaînes auxquelles je n'avois fait aucune attention, m'ont fait frissonner d'horreur, j'ai jetté un cri involontaire. Approchez-vous, Carlos, m'a dit votre frère, vous le voyez je ne puis aller jusqu'à vous : hélas ! a-t-il continué, vous venez de bien loin pour me voir mourir ; mais au moins, mon ami, vous serez le témoin de mon courage, croyez qu'il m'en faut un plus qu'humain, je ne dis pas pour subir la mort, mais

pour être séparé à jamais de Séraphine, de cette femme sensible & généreuse. Vous ignorez, Carlos, ce qu'elle a été prête à faire pour moi : enchaînée & captive, ne pouvant rien obtenir d'un Tyran détestable, elle a voulu lui sacrifier son honneur pour sauver ma tête de l'échaffaud ; cet excès d'amour mérite tout le mien, mais je ne serai point assez lâche pour conserver ma vie par un moyen aussi infâme ; moi, je livrerois l'objet unique de toutes mes affections à un indigne Turc ! ah ! si elle doit rester son Esclave, qu'au moins l'innocence accompagne toujours ses pas, que son ame chaste ne soit jamais forcée de repousser

l'image de son époux ; ce malheur seroit pour elle le plus grand de tous. Ah ! je le sais, supporter la vie sans moi lui paroîtra une tâche assez rude. Epuisé par ce discours, il s'est arrêté ; ses yeux s'élevant vers le Ciel, je les ai vu rougis & gonflés par les larmes ; j'ai voulu lui donner quelque consolation, & lui persuader que toutes espérances n'étoient point encore perdues. Epargnez-vous, mon ami, une peine inutile, m'a-t-il dit, je suis entièrement résigné à mon sort ; croyez-vous donc que le cœur d'un Tyran puisse facilement s'adoucir ? Hélas ! tout cruel qu'il a été, je le bénirois s'il me procuroit seulement un moment la vue de ma

bien-aimée Séraphine. Il est encore une peine qui pèse sur mon cœur; j'ai offensé ma sœur, j'ai pu maltraiter celle qui ne s'est occupée que du soin de me sauver; elle connoissoit la violence de mon caractère, & son cœur lui disoit d'avance que Roland ne sauroit point s'arrêter au bord du précipice; ah! c'est inutilement que je m'y suis plongé. Carlos, dites à Julie qu'elle n'aye point ma mémoire en horreur; dites-lui que je me suis repenti, que je suis toujours son frère, son affectionné frère qui l'aimera jusqu'à son dernier soupir; & tirant de son sein le portrait de Séraphine: remettez-lui, m'a-t-il dit, ce trésor dont la possession a tempéré mon

déſeſpoir dans mes heures d'adverſité.

Ici nous fûmes interrompus, & je n'oſe vous dire de quelle horrible manière.

LETTRE LXI.

Carlos, à Julie.

QUAND vous recevrez cette Lettre, le malheureux Roland aura remis son ame entre les mains du Tout-Puissant. Grand Dieu! soutiens-moi dans cette heure d'épreuves. On vient de me dire que tout étoit prêt pour son supplice & que sous peu d'instants il y seroit conduit; j'ai besoin, pour ne pas succomber à ma douleur, d'envisager le mâle courage de mon ami; tout-à-l'heure un de ses Gardes est venu resserrer ses chaînes; il le regardoit remplir cet office avec un

calme qui l'élevoit au-dessus de l'humanité; pour moi, je me suis détourné, ne pouvant soutenir ce spectacle. Oh! ma sensible amie, concevez-vous mon état? Peut-il en être un plus affreux? Devoir sacré de l'amitié, c'est à toi que je sacrifie : oh! jamais le cœur de l'homme ne fut mis à une plus dure épreuve, jamais il ne sentit d'angoisses plus cruelles. Julie, quel frère vous allez perdre!

LETTRE LXII.

Aurore la jeune Grecque, à Séraphine.

RETENUE par les Sultanes à prendre le café dans le Haram, & ne pouvant dans ce moment rejoindre ma chère Séraphine, je charge notre Esclave fidèle de lui remettre promptement ce billet: hélas! comment vous le cacher, mon amie? le Sultan sort d'ici, & vient d'annoncer la mort de Roland: son juste châtiment, a-t-il dit, n'a été que trop retardé; mais le bras qui doit frapper est déja levé: il est tems que ma vengeance soit remplie, & que j'af-

flige celle qui ose différer mon bonheur : oh mon Dieu ! Séraphine : malheureuse ! Qu'allez-vous faire ? Je frémis, & n'ai pas un mot consolant à vous envoyer.



LETTRE LXIII.

Séraphine, à Aurore la jeune Grecque.

HÉLAS ! que m'avez-vous dit ? Est-ce bien Roland ? Est-ce mon époux qu'on va conduire à la mort ? Bonté du Ciel, ne m'abandonne pas, soutiens mon courage dans ce moment d'épreuve : montre moi le moyen de le sauver cet époux que j'adore ; ne souffre pas que je sois inhumaine & impitoyable !

LETTRE LXIV.

Ibrahim, Primat de la divine Loi, à Osman, Commandeur des Croyans.

REDOUTABLE Monarque, je t'envoye la dispense que tu m'as demandé; mais je ne peux m'empêcher en même-tems de te donner quelques avis salutaires; car telle est la sainteté de mes fonctions, qu'elle m'oblige à réprimer le mal & à guider les pas des vrais Croyans à travers les sentiers épineux de la vie, à les conduire sûrement en les préservant des embûches qui se trouvent au milieu de la route

qu'ils ont à parcourir ; à leur faire éviter le tigre de l'irréligion, le ferpent de l'infidélité, & enfin de les mener fans aucun danger vers le pont qui conduit au Paradis. Tu le fais, fouverain Seigneur, il n'eft pas plus large que le tranchant du rafoir le plus fin ; je ne crains donc point de te le dire, fi tu refufes de fuivre mes confeils, jamais tu ne pourras traverfer ce pont dangereux, tes pieds gliffe/ront, & tu feras précipité dans le terrible abîme dont aucun ne fe retire.

Magnanime Sultan, tu as pu te laiffer captiver par une femme ; mais cette femme pouvoit-elle te faire commettre un crime ? Prends garde cependant, déja tu as ofé fouler aux pieds les Loix les plus

facrées du Prophête. Pourquoi as-tu été affez foible pour faire un ferment entièrement contraire à tes defirs ? Il eft actuellement enregiftré dans le Ciel, & lorfque le jour viendra où les œuvres de chaque Mufulman feront pefées dans la grande balance, ton ferment s'élevera contre toi, il te fera préfenté par les Anges blancs qui l'ont écrit, & tu feras forcé de lire à haute voix ta condamnation. Imprudemment tu te fies à une vaine cérémonie de mariage : hé bien, je ne peux te le cacher, j'ai parcouru le Livre des Mille Sentences, & j'ai vu que jamais tu ne jouirois de cette femme que tu idolâtres, ni fur la terre ni dans le Paradis.

Auguſte Sultan, un preſſentiment parle à mon cœur, & me dit que ſi tu ne renonces pas promptement à tes vices, le trône de tes pères bientôt s'ébranlera.

LETTRE LXV.

Carlos, à Julie.

RIEN ne peut exprimer mes transports ni ma joie. Roland..... ah ! Julie, vous avez encore un frère, il a été miraculeusement arraché des bras de la mort dans l'instant fatal qui alloit voir trancher ses jours. J'avois suivi cet ami courageux jusqu'au lieu destiné à son supplice, il avoit déja dit un dernier adieu à tous ceux qui l'entouroient, & les avoient embrassé, lorsqu'un Esclave du Sérail, écartant la foule, a crié : grace ! grace pour Roland le Chrétien ! A cet ordre, tous les

Spectateurs ont jeté des cris de joie, & béni le Sultan. Roland, dont l'esprit & le cœur, dans ce moment affreux, s'étoient exaltés au plus haut point, & dont toutes les pensées étoient fixées vers le Ciel, n'a pu supporter ce changement dans son sort; il est tombé dans mes bras presque sans aucun sentiment, des larmes ont inondé son visage. Oui, l'inflexible Roland a pleuré, puis soulevant sa tête avec peine : c'est assez, mon ami, m'a-t-il dit, je peux la revoir encore. Sa foiblesse ne lui a pas permis d'en dire davantage. L'ordre du Sultan portoit que Roland seroit reconduit à sa prison, il a fallu y souscrire ; mais nous espérons qu'il aura bientôt son en-

tière liberté. Oh! Julie, le Ciel n'eſt donc point inexorable, & l'avenir peut encore nous procurer des jours heureux.

LETTRE LXVI.

Séraphine, à Roland.

O VOUS que je n'ose plus nommer mon époux ! pourrez-vous concevoir ma honte & mes malheurs ? C'est votre Séraphine, celle qui ne vivoit que pour vous, dont le bonheur étoit votre ouvrage, qui est devenue la femme d'Osman : c'est à ce monstre qu'elle vient de s'unir. Ah ! tout sentiment est donc sorti de mon cœur ; le désespoir seul y réside : Roland, pourquoi vous ai-je aimé aussi vivement ? Pourquoi ai-je conservé votre vie, tandis que les jours qui la composeront ne

feront tiſſus que par le chagrin? Malheureuſe ! quel coup je vous ai porté ! Ne valoit-il pas mieux vous laiſſer ſouffrir mille morts? Foibleſſe impardonnable ! je devois reſter cruelle, inexorable, une fauſſe pitié m'a égarée, Roland ! Epoux malheureux ! fuyez Séraphine pour toujours. Ah ! je ne ſuis plus celle que vous teniez ſur votre ſein & dont le doux ſourire exprimoit l'innocence & l'amour ; je ſuis une infortunée en horreur à moi-même. Qui m'eût dit qu'un jour j'aurois la force de renoncer à vous, que dis-je, de me donner à un autre ? & quel autre encore ! un cruel, un infâme Tyran. Roland, accablez-moi de votre mépris, dites-moi cent fois que vous

me

me haïssez : appellez-moi parjure, ingrate, je supporterai tout sans me plaindre. Cependant de quoi suis-je coupable ? d'avoir conservé l'être le plus parfait de la nature ; de n'avoir pas voulu que la force, la beauté, la bravoure & l'esprit devinssent la proie d'un vil bourreau. Ah ! Séraphine ! l'amour, le plus violent amour ! voilà ton crime. Viens donc, Roland, viens m'apporter un généreux pardon : laisse-moi encore appuyer mon cœur sur ton cœur, qu'une fois seulement il puisse t'expliquer son martyre. Hélas ! c'est en vain que je parle ; c'est en vain que je gémis ! Une barrière éternelle nous sépare, mes sermens l'ont élevée ! Malheureuse ! pourquoi te plaindre ?

Non, fuis-moi, fuis-moi pour jamais, l'espace suffira à peine pour t'éloigner de Séraphine : tu dois craindre d'entendre prononcer son nom, & l'air qu'elle respire seroit un poison subtil qui te seroit funeste. Cependant ne pense pas que le détestable lien qui m'attache au Sultan m'oblige jamais à lui céder des droits que Roland seul méritoit, & qu'aucun homme après lui ne pourra réclamer. Le mariage auquel je me suis soumis est un assez grand sacrifice, mais tu vis & je ne regrette rien ; mes souffrances sont devenues le seul adoucissement de mon sort ; c'est avec joie que je vois les principes de ma vie s'éteindre, & chaque jour mes charmes s'effacer ; bientôt ils se-

ront incapables d'inſpirer de l'a-mour; mais ſi le cruel Oſman en reſſentoit encore, va, crois que je ſuis capable de tout; ſi le déſeſpoir ne me défigure point aſſez, mes mains détruiront le reſte de ces fatals attraits; enfin, rien ne me ſera impoſſible pour éloigner de moi un objet abhorré. Pour toi, Roland, retourne dans ta patrie, eſſaye de m'oublier, vois ſi tu pourras vivre & ne pas penſer à la triſte Séraphine, ſi tu pourras parcourir ces lieux ſi chers à notre enfance & à notre jeuneſſe, ſans regretter mille inſtans précieux : ah ! diras-tu : elle étoit ici aſſiſe ſous cet orme chantant mes airs favoris : les roſſignols jaloux de l'entendre redoubloient leurs concerts, & les

payſans revenant de l'ouvrage, s'appuyoient ſur la haie voiſine pour l'écouter: là, ſur cette montagne contemplant avec moi les beautés de la nature, elle ſe plaiſoit encore dans la lecture des plus célèbres Auteurs. Près de notre maiſon, ce berceau de jaſmin mêlé avec la jeune vigne nous donnoit un doux abri pendant la chaleur du jour. Ah! ſi tu regardes l'inſcription gravée de ma main ſur ce chêne antique & reſpectable qui ombrage notre verger, pourras-tu à cette vue ne pas reſſentir mille douleurs:

Roland & Séraphine
Ne feront jamais ſéparés.

Mais Dieu! que fais-je? Eſt-ce

à moi de te déſeſpérer, tandis que je ne t'écris que pour te donner des conſolations. Oui, ami cher & infortuné, je te le demande à genoux, prends ſoin de ta vie, elle eſt utile à ta Patrie; ménage-toi auſſi pour cette tendre Julie qui doit te tenir lieu de Séraphine, pour tes amis à qui tu es ſi cher. Adieu, Roland, adieu pour jamais, puiſſes-tu apprendre bientôt ma mort, elle ſeule éteindra l'amour que j'ai pour toi.



LETTRE LXVII.

Osman, Commandeur des Croyans, à Hamet, Grand-Visir.

TU dois, Hamet, partager mon bonheur, puisque c'est par tes conseils que je suis en possession de la belle Séraphine. C'est dans la Mosquée de Sainte Sophie qu'elle m'a donné sa main; toutes les cérémonies ont été observées : ainsi mon amour va être satisfait, il ne nous reste qu'à nous venger : tu sais si mon ressentiment doit être extrême, la blessure que j'ai reçue saigne encore; ainsi rien ne peut sauver Roland, il faut qu'il meurt pour effacer ma honte.

Nous t'envoyons ci-joint notre *Firman* (*) Royal ; remets-le promptement à Achmed, Commandant des Sept-Tours, afin de pouvoir nous assurer que notre ordre a été exécuté, & cela avant le coucher du soleil.

Ceci t'étonnera, étant en contradiction avec la promesse que j'avois faite à ma belle Polonoise ; mais penses-tu que je doive supporter un rival en amour, & qu'à la fin je ne me lasse pas des larmes & des soupirs de cette ingrate ; sans doute elle est à moi ; mais de quel prix sont des faveurs que l'on arrache. Ah ! si elle me refuse son

(*) *Firman* est un ordre de mort signé par le Sultan, lorsque sa volonté est de faire étrangler quelqu'un dans le secret.

affection, qu'elle tremble! Après tout, l'amour n'est que la seconde passion de mon ame; quand elle sera satisfaite, je dois humilier, affliger cette beauté barbare; je l'instruirai de la mort de son époux, & alors je jouirai de ses cris, de ses gémissemens; assez long-tems elle m'a fait languir & souffrir.



LETTRE LXVIII.

Achmed, Aga des Janiſſaires, à Aurore la jeune Grecque.

BELLE Aurore, éloigne l'idée de tes infortunes, bientôt tu ne ſeras plus perſécutée; les meſures que j'ai priſes ne peuvent manquer d'être couronnées par le ſuccès le plus glorieux; rien ne peut empêcher la ruine d'Oſman, le bras de la juſtice eſt levé ſur lui, & bientôt il ſera renverſé.



LETTRE LXIX.

Hamet, Grand-Visir, à Osman, Commandeur des Croyans.

Le plus humble de tes innombrables Esclaves approche de toi, Puissant Sultan, avec crainte & tremblement ; cependant il ose te montrer un orage prêt à fondre sur l'Empire de la foi. Oui, Souverain Seigneur, ces fiers & redoutables Janissaires se montrent à travers la sublime ville armés de tous les instrumens de la mort : la splendide *Porte* (*)

(*) Les Palais des Ministres Ottomans sont appellés *Porte*.

de ton serviteur a déja été pillée & saccagée ; les Conspirateurs marchent vers le Sérail, menacent de renverser le trône Impérial : ah ! Puissant Seigneur, dans ce tems de péril, prête à ton Esclave une oreille attentive, c'est à toi d'éluder la violence de tes ennemis. Le seul moyen est d'abandonner le Sérail & de passer en Asie jusqu'à ce que cette révolte soit appaisée ; apprends qu'Achmed est à la tête du parti ennemi, & sous le faux prétexte de la Justice, il répand l'horreur & le carnage : Commandeur de la foi, songe que le bonheur d'un million d'hommes dépend de ta sûreté, ne perds donc pas un instant ; tu peux t'embarquer

ſecrètement de tes céleſtes jardins, & gagner promptement les bords de l'*Aſie* (*) où ton fidèle ſerviteur ne tardera pas à te ſuivre.

(*) Les jardins du Sérail ne ſont ſéparés de l'Aſie que par un petit Canal.



LETTRE LXX.

Oſman, Commandeur des Croyans; à Hamet, Grand-Viſir.

JE ne ſuis point effrayé, Hamet, de ce que tu m'annonces; ſois perſuadé que ces inſolens Janiſſaires n'oſeront toucher à notre perſonne auguſte; cependant je ſuis diſpoſé à ſuivre tes conſeils, mais ce ne ſera que quand mon bonheur ſera complet. Cette incomparable ne m'a point encore honoré d'un ſourire; je lui conſacre donc cette journée, l'amour ſeul en doit

remplir les momens, & demain je ne respirerai que pour la vengeance. Avant que les rayons du soleil réfléchissent sur les eaux de la mer de Marmara, nous gagnerons les bords de l'Asie. Les forces que nous y avons sont suffisantes pour écraser nos ennemis; mais crois-tu que je veuille fuir comme un criminel? Non, il faut que ma retraite semble être le desir de quelqu'incursion agréable; je veux que ma suite soit splendide & brillante, que la belle Séraphine me suive en dépit de ses larmes, sa seule présence peut me faire supporter mes chagrins; ah! si elle les partage, ils seront tous allégés.

Mais, Hamet, ne crains rien

pour moi ; si le destin me fait courir quelque hasard, tu m'en verras sortir glorieux : ne suis-je pas garanti par le bouclier Royal?



LETTRE LXXI.

Aurore la jeune Grecque, à Séraphine.

AMIE infortunée, Roland n'eſt plus ! c'eſt donc en vain que vous avez cédé ? ce ſacrifice affreux eſt ſans dédomagement. Séraphine ! la terre ne t'offre plus ni conſolation ni eſpérance, & ton cœur doit ſe briſer mille fois en envisageant le monſtre horrible qui t'a forcée d'être à lui. Roland ! ton ſort eſt moins à plaindre, tu as atteint le lieu de paix où les ames généreuſes ſont récompenſées & oublient tous leurs maux.

LETTRE LXXII.

Séraphine, à Aurore la jeune Grecque.

LA coupe de l'infortune eſt entièrement remplie pour moi, & je n'ai plus rien à redouter. Non, je ne crains même pas l'indigne Oſman, la mort eſt répandue ſur mon front : je ſens que je m'affoiblis de plus en plus. . . . & le Ciel que j'implore m'aidera à deſcendre paiſible au tombeau. Ne me plaignez point, Aurore, ce moment pour moi n'eſt pas ſans quelque douceur. C'eſt vaincre mon ennemi que de mourir innocente.

Puiſſe le Dieu de bonté veiller ſur ma chère Aurore!

LETTRE LXXIII.

Carlos, à Julie.

JULIE, votre ami vous rejoindra bientôt; mais, hélas! il ne pourra vous porter qu'un cœur surchargé de peines; cependant il recueillera encore les vôtres & les soulagera autant qu'il le pourra. Je suis encore frappé de terreur, je ne puis songer au sort de votre frère sans frémir; s'il m'eût été permis de le voir au dernier moment de sa vie, j'en éprouverois quelques consolations; mais savoir qu'il a péri sans connoître le genre de sa mort, je ne puis supporter cette

idée : hélas ! toutes ses douleurs sont terminées ; mais celles de la malheureuse Séraphine seront sans fin, son ame sera continuellement en proie à l'affliction, & sa beauté se consumera dans les bras d'un horrible assassin.



LETTRE LXXIV.

Carlos, à la même.

OH! ma tendre amie, un rayon d'efpérance brille fur nous. Les Janiffaires ont affiégé le Sérail, ils font déterminés à dépofer le Sultan, qui, pour les appaifer a déja abandonné le Grand-Vifir à leur reffentiment. Achmed a déclaré que fon intention étoit de rendre la liberté à la jeune Aurore qui avoit été injuftement détenue dans le Sérail; comme cette belle Grecque a beaucoup d'empire fur le cœur d'Achmed, elle plaidera sûrement très-vivement pour obtenir la liberté de

Séraphine sa plus chère amie! Dans ce moment la ville offre un aspect effrayant de désordre & de carnage.

En continuation.

Les Janissaires ont vaincu & rien ne s'opposant plus à leurs armes, ils ont forcé le Sérail, & l'ayant parcouru ils ont trouvé Osman caché dans l'endroit le plus reculé des jardins; ils se sont saisis de sa personne & l'ont conduit au Château des Sept-Tours; il est maintenant dans la même prison où mon malheureux ami a souffert. Le Peuple ayant demandé à haute voix un autre Empereur, le parti d'Achmed a placé sur le trône Mustapha, l'oncle d'Osman.

En continuation.

En faiſant réflexion à la tendre amitié qu'Achmed a montrée pour Roland, je ne doute point qu'il ne s'intéreſſe à Séraphine ; je veux le voir & tout employer pour le toucher ; ce moment eſt le ſeul où il puiſſe lui donner ſa liberté ; s'il n'y conſent pas , elle eſt perdue pour jamais.

En continuation.

Tous mes efforts ont été ſans ſuccès , il m'a été impoſſible de me faire un chemin à travers cette légion immenſe de Janiſſaires , qu'Achmed commande : ainſi l'heure de l'eſpérance eſt paſſée , celle qui lui ſuccède n'apporte que le déſeſpoir. Malheureuſe Sé-

raphine, qui pourra connoître ton ſort & n'y pas compâtir ?

En continuation.

Le haſard, ou plutôt la Providence, vient de me procurer un moment d'entretien avec Achmed; ce Muſulman a un cœur noble & généreux : ah ! Julie, vous avez tout à eſpérer.



LETTRE LXXV.

Carlos, à la même.

OH ! bonheur infinie ! Séraphine est libre : oui, Julie, vous reverrez cette tendre & fidelle amie. Elle est actuellement dans la maison d'Achmed avec la charmante Aurore ; d'abord que cette nouvelle me fut annoncée, je courus, transporté de joie, pour embrasser les genoux de cette infortunée. De quelle scène pénible & pourtant délicieuse je fus le témoin. N'ayant point été vu en entrant dans la chambre où étoit Séraphine, je restai assez long-tems à contempler cette femme vraiment

vraiment touchante par sa beauté & sa langueur, l'évènement imprévu qu'elle vient d'éprouver avoit épuisé ses forces : elle étoit assise sur un sopha, une jeune personne que j'ai reconnu pour être Aurore, la soutenoit dans ses bras ; Achmed, son libérateur, étoit debout devant elle. Il écoutoit avec une douce satisfaction les expressions d'un cœur vrai & reconnoissant ; ses yeux étoient mouillés de larmes délicieuses, & qu'une ame généreuse a seule le droit de répandre. Julie ! jamais je n'éprouverai une émotion plus vive que dans ce moment. Aussi-tôt que Séraphine m'eut apperçu, je me fis connoître : elle se leva quoiqu'avec difficulté ; je fus au-devant d'elle,

sa foiblesse étoit si grande que je fus forcé de la soutenir dans mes bras : ah ! Monsieur, me dit-elle, vous étiez le meilleur ami de mon cher Roland. . . . A ces mots elle perdit le peu de force qui lui restoit, & s'évanouit. Elle fut longtems à reprendre sa connoissance ; mais d'abord qu'elle put parler, ce fut pour me faire mille questions sur mon malheureux ami ; je la satisfis le mieux qu'il me fut possible, tâchant de ménager sa douleur qui est extrême. Après avoir gardé quelque tems le silence, elle s'écria : je reverrai donc encore le pays de ma naissance ! Mais, hélas ! le bonheur que j'y ai goûté est évanoui pour toujours, il ne me reste plus que mes soupirs &

mes larmes. Non, Julie, vous ne m'avez nullement exagéré la beauté de Séraphine, je l'ai trouvée encore au-dessus de votre description. De ma vie je n'ai vu un visage plus touchant, une taille plus noble & dont les mouvemens développent plus de grace; on ne peut la regarder sans être pénétré de respect, il semble que l'affliction embellisse ses traits. On pourroit l'appeller la fille de l'admiration, nom que les Egyptiens donnoient à l'arc-en-ciel. Il n'est point étonnant qu'Osman voulut tout sacrifier à cette femme divine. Je regarde comme un miracle qu'elle ait pu se soustraire à la violence de son amour.

Julie, votre charmante sœur

veut bien ſe mettre ſous ma garde, ainſi dès demain peut-être nous partirons pour nous rendre à Lemberg : puiſſent vos tendres ſoins ranimer ce cœur glacé & flétri par le malheur.

Je n'oſe vous parler de moi, d'un ami qui brûle d'être près de vous, & de répandre dans votre ſein les tendres ſentimens dont il eſt pénétré.

LETTRE LXXVI.

Carlos, à la même.

NOTRE départ est retardé de quelques jours, la jeune Grecque avec toute la chaleur de l'amitié a supplié Séraphine de vouloir bien être le témoin de son mariage. La grande tristesse de votre sœur, ainsi que la foiblesse de sa santé, la rendent bien peu propre à assister à une pareille cérémonie. Cependant elle n'a pu résister aux vives instances d'Aurore & d'Achmed. Un léger sourire s'est répandu sur son charmant visage. Oui, ma chère amie, lui a-t-elle dit, je resterai pour voir con-

firmer votre bonheur, & ce jour de votre félicité sera sans doute le seul qui pourra suspendre ma douleur.

En continuation.

Le cruel Osman n'est plus. Ce Prince (qui se croyoit invincible, qui pensoit que le Ciel devoit le protéger) vient d'être étranglé dans sa prison par un Esclave. J'ai eu la curiosité de le voir quand on l'a fait traverser les rues de la ville; c'étoit un très-bel homme, à peine âgé de vingt-six ans. Après avoir frappé le Peuple d'admiration & de crainte, son corps en a essuyé mille insultes.

En continuation.

Je quitte Séraphine à l'instant,

& je ne peux vous cacher que l'affoiblissement de sa santé est extrême, cela me fait redouter la route que nous avons à faire. Ah ! Julie, si ce trésor ne nous étoit pas rendu....... Priez le Ciel, ma tendre amie..... Hélas ! je le sens bien, sans Séraphine vous ne pourriez être heureuse.

LETTRE LXXVII.

Carlos, à la même.

QUELLE joie excessive ! quel bonheur inattendu ! Oh Julie ! je suis à genoux, les mains levées vers le Ciel, lui rendant mille actions de grace : apprenez que Roland, le bien-aimé Roland, n'est point mort. Une seconde fois il a échappé à la vengeance d'un cruel, c'est Achmed qui nous le rend, c'est ce Turc généreux à qui nous allons devoir la félicité la plus parfaite. Julie, qu'il m'est doux de vous annoncer cette transportante nouvelle ! Vous concevez quel doit

être mon délire ; *revoir un ſi cher ami* au moment où les larmes les plus amères couloient pour ſa perte ! Ah ! Séraphine, objet charmant, après des peines ſi multipliées, de quel bonheur tu vas jouir ! Mais, mon aimable amie, je veux vous donner les détails intéreſſans de notre réunion, & je ferai mes efforts pour y mettre un peu d'ordre.

Ce fut hier matin que le mariage d'Aurore fut célébré avec toute la ſplendeur & le luxe oriental. La coutume devoit nous exclure de cette cérémonie ; mais pour Séraphine, ainſi que pour moi, on voulut bien y renoncer, & nous fûmes témoins de tout ce qui ſe paſſa.

La jeune Aurore étoit voilée

au moment où elle donna sa main à Achmed ; après qu'un serment réciproque les eurent unis, la nouvelle épouse fut conduite dans une chambre séparée ; plusieurs femmes la précédoient jettant sur son chemin des fleurs & des herbes odoriférantes ; quand elles y furent assemblées, Achmet eut le droit d'y entrer & de lever le premier le voile de sa charmante épouse ; ensuite toute la compagnie se rendit dans les jardins & trouva dans le *chiosk* une superbe collation préparée ; de la musique & des danses occupèrent l'après-dîné. Contre l'usage toutes les femmes étoient sans voile, c'étoit un honneur qu'on faisoit à Séraphine. Je ne vis jamais tant de beaux visages ; mais celui de

votre sœur les surpassoit tous, de même que dans un assemblage de superbes tableaux, il en est bien-tôt un qui fixe nos regards.

Plus le jour s'avançoit, plus la gaieté sembloit s'augmenter; pour Séraphine, sans joie, sans attention pour tout ce qui se passoit autour d'elle, on la voyoit comme accablée sous le poids de sa douleur; je remarquai qu'Achmed avoit pour elle les attentions les plus délicates, & de tems en tems il y avoit entre lui & sa chère Aurore des signes d'intelligences qui me firent penser qu'il préparoit quelque chose pour distraire la mélancolie de notre belle affligée. Effectivement, Achmed quitta la chambre & revint un moment après habillé d'une manière fort

bisare ; il avoit une couronne de feuilles d'épines sur la tête, avec une baguette blanche à la main, il la tourna plusieurs fois formant des cercles avec un air auguste & solemnel. Puis s'adressant à toutes les femmes : je peux, leur dit-il, avec le secours de cette baguette, non-seulement découvrir vos plus secrettes pensées, mais aussi remplir tous vos desirs ; ce discours répandit la gaieté sur tous les visages, à l'exception de celui de Séraphine qui conserva sa langueur ordinaire. Achmed commença donc ses exorcismes. Il fit d'abord tourner sa baguette pour la plus jeune des femmes, & après la lui avoir fait toucher & prononcer quelques paroles mystérieuses, il dit : cette beauté de-

ſire vivement de former bientôt les mêmes liens dont elle a été ce matin le témoin, elle peut donc être aſſuré que dans trois lunes un jeune Muſulman la ſuivra à l'Autel ; le front de la charmante fille ſe couvrit de rougeur, mais les autres femmes y firent peu d'attention, chacune étant occupée de ſon ſort. Achmed, avec tout le ſérieux & les geſtes convenables à la circonſtance, continua ſes prédictions, & chaque belle parut ſatisfaite de ſes promeſſes. Enfin, il s'approcha de Séraphine, ſi je n'étois pas, dit-il, auſſi aſſuré que je le ſuis de la force de mon pouvoir, je déſeſpérerois de pouvoir jamais éloigner de ces beaux yeux la douleur qui y règne : mais, ajouta-t-il, en s'adreſſant à

sa chère Aurore, je connois trop les peines de votre tendre amie, pour lui faire de vaines promesses; si j'ai répandu l'espérance dans le cœur de ces beautés, je ferai bien plus pour Séraphine, car je lui donnerai ce qu'elle ne peut ni desirer, ni espérer, ni concevoir; en achevant ces paroles, il sortit de la chambre. Nous restâmes en silence après son départ; je quittai ma place & fus me mettre auprès de Séraphine, sans rien imaginer j'étois émue; ce que venoit de dire Achmed avoit été prononcé avec force & sensibilité, je ne concevois donc pas qu'il pût se faire un amusement de la peine de votre charmante sœur; mais, grand Dieu! puis-je vous exprimer ce que je

sentis quand la porte s'ouvrit & que j'apperçus Roland conduit par Achmed ! . . . .

. . . .

Si le Ciel s'étoit ouvert devant moi, j'eusse éprouvé moins de surprise ; je restai à ma place comme pétrifié, on m'auroit donné le monde entier pour récompense que je n'aurois pu dire une parole. Pour Séraphi[redacted] jetta un cri aigu, & tomba sans connoissance. Roland la prit dans ses bras, la pressa sur son cœur, le visage de sa tendre épouse fut inondé de ses larmes ; il la prioit, la supplioit de le regarder, de le reconnoître : elle ouvrit enfin les yeux, & l'ayant envisagé avec une espèce de terreur, elle retomba aussi-tôt dans le même

état d'insensibilité ; ce ne fut qu'avec beaucoup de secours & d'eaux spiritueuses qu'elle revint entièrement à elle. Toute l'assemblé étoit restée dans le silence, cette scène attendrissante avoit fait couler des larmes de tous les yeux ; enfin le calme s'étant un peu rétabli, Achmed prit la parole, & s'adressant à Séraphine, qui [redacted] bras de son époux sembloit trembler encore de crainte aussi bien que de joie, il lui dit :

Charmante Séraphine, me pardonnerez-vous d'avoir retardé votre bonheur de quelques jours, tandis qu'il étoit en ma puissance de vous rendre votre époux ; mais il m'a paru absolument nécessaire de laisser votre santé se

raffermir ; craignant qu'un événement si inattendu ne vous devînt funeste, je me faisois de plus une joie de vous réunir le jour même qui mettroit le comble à ma félicité. Quant à la conservation de Roland, vous la devez à la tendresse de votre amie, dont les sollicitations avoient un droit assuré sur mon cœur ; il m'a été facile, étant Commandant des Sept-Tours, de soustraire Roland à la mort ; j'ai trompé la garde, & l'ai conduit secrètement dans cette maison, tandis que je donnois au Visir l'assurance qu'il avoit été étranglé dans sa prison ; j'étois bien sûr qu'une révolution alloit s'opérer dans l'Empire, & qu'étant à la tête du parti ennemi, je pourrois

obtenir votre liberté. Tout a réussi selon mes desirs, & les jours fortunés qui vont luire sur votre tête, ajouteront mille douceurs au bonheur de ma chère Aurore & au mien.

Séraphine noyée dans des larmes que la joie faisoit couler, fit ses efforts pour exprimer aux deux époux toute la plénitude de sa reconnoissance. Oh! s'écria-t-elle, les yeux élevés vers le Ciel, tous mes chagrins sont déja oubliés, toutes mes peines évanouies, le Dieu de bonté efface toutes mes souffrances quand il me rend mon époux. Le reste du jour fut un délire continuel qui ne peut être ni exprimé ni rendu.

✠

LETTRE LXXVIII.

Carlos, à la même.

C'est demain, ma chère & bien-aimée Julie, que nous quittons Constantinople. Quels sont mes transports en pensant que bientôt je serai près de vous ! Ah ! Julie, partagez ma joie & mes espérances ; combien j'ai souffert loin de vous ! mais un regard, un mot de votre bouche va me rendre à la félicité qui fut un moment mon partage.

Aurore & Séraphine ne peuvent s'empêcher de répandre des larmes sur leur prochaine séparation ; Achmed a fait mille efforts pour nous retenir quelques

jours de plus ; mais Roland ne pouvoit sans répugnance habiter plus long-tems un pays qui a causé tous ses malheurs ; sa tête est même encore si exaltée, qu'il n'aura de repos que quand Séraphine sera rendue à sa patrie.

Le bonheur a déja fait une vive impression sur le charmant visage de votre aimable sœur, & j'espère qu'elle soutiendra bien la route.

Oh ! Julie, dans peu nous serons tous heureux.

LETTRE DERNIÈRE.

Séraphine, à Aurore.

JE ne vous ai point oublié un ſeul inſtant, ma tendre & fidelle amie, ſeulement le retard de cette Lettre-ci vient de ce que j'ai attendu le moment où je pourrois vous annoncer le mariage de ma ſœur & de Carlos ; cet ami tendre & généreux méritoit bien la récompenſe qui vient de lui être accordée ; ils vont jouir l'un & l'autre, à ce que j'eſpère, d'un bonheur égal au nôtre ; Carlos ſe propoſe d'acheter un Château voiſin de notre terre ; cette réunion mettra le comble à ma fa-

tisfaction, & nous pourrons dire avec le Poëte Anglois :

Every dax is ſtill but as the firſt.

Puiſſiez-vous, aimable Aurore, jouir des mêmes biens que le Ciel nous prodigue ! je n'en recevrai jamais l'aſſurance que mon cœur reconnoiſſant n'en treſſaille de joie ; ſi mes malheurs paſſés ſont jamais connus, j'oſe croire qu'ils ſeront une leçon utile de morale en faiſant voir que dans l'état le plus déſeſpéré on trouve des conſolations. Eloignée de ma Patrie, n'ai-je point éprouvé les douceurs de l'amitié & ſes ſecours ? Les peines les plus douloureuſes n'ont ni abattu ni flétri mon ame ; ah ! ſans doute le Tout-Puiſſant en me faiſant gémir

ſous le poids de l'affliction, n'a voulu qu'affermir mon cœur, l'épurer, & le rendre digne de goûter le bonheur dont il me fait jouir. Adieu, Aurore, que je vive dans votre cœur & dans celui du généreux Achmed! Vous le ſavez, je nourris l'eſpérance de vous revoir un jour ; ah ! que rien ne détruiſe une idée ſi chère & ſi néceſſaire à mon cœur.

FIN.



